

En avril de cette année, la classe de première année de la formation supérieure en photographie s'est envolée en direction de la Pologne pour participer à un atelier d'enseignement dirigé par le photographe et plasticien suisse Rudolf Steiner. Ce dernier s'engage dans des projets culturels extrêmement variés, notamment comme membre du duo *Hausamgern*, en tant que photographe indépendant, mais également au sein du Photoforum Pasqu'art à Bienne. Il porte ainsi les multiples casquettes d'artiste, de curateur, d'éditeur ou d'enseignant. Par ailleurs, il connaît la Pologne pour y avoir vécu et travaillé, mais encore parce qu'il y a fondé une résidence artistique unique, sorte d'enclave diplomatique consacrée à l'art, le *Konsulat Prattigau*. Ce lieu, composé au premier étage d'un espace de vie et de travail, et d'un restaurant au rez-de-chaussée, est situé dans Praga, le plus bouillonnant et populaire quartier de Varsovie, sur la rive droite de la Vistule.

Depuis plusieurs années, il est de coutume que les ateliers d'enseignement à l'étranger fassent l'objet d'un article dans le CEPV presse. En découvrant les travaux produits en Pologne, le comité de rédaction du journal a souhaité consacrer un numéro spécial à ce projet extra muros.

Les étudiant-e-s ont rencontré, au CEPV, Olivier Collaud, le graphiste de la publication et, pour la première fois dans l'histoire de notre journal, ils ont travaillé ensemble à sa complète mise en page. Le résultat de cette collaboration a abouti à ce numéro, à la fois élégant et poétique. C'est un réel plaisir de débiter l'année scolaire avec cette publication.

Hélène Gerster
www.konsulat.waw.pl

IMPRESSUM

Directeur de la publication: Michel Etienne
Rédactrice en chef: Hélène Gerster (helene.gerster@cepv.ch)
Mise en page: www.point-carre.ch en collaboration avec Maxime Genoud,
Eden Levi Arn, Frédéric Liverdon, Nora Teylouni
Impression: Print Riviera SA, Vevey

Ont collaboré à ce numéro:
Gabrielle Besenval, Pascal Blum, Nina Cuhat, Marine Dias Daniel, Michel Etienne,
Maxime Genoud, Hélène Gerster, Frédérique Glardon, Mona Joseph, Eden Levi Arn,
Fred Liverdon, Daniela Marchetta, Nicolas Savary, Rudolf Steiner, Nora Teylouni, Nikita Thévoz,
Clovis Paul Toraman, Léonore Veya

Image de couverture:
Nikita Thévoz – CEPV © 2017

Crédits photographiques:
Gabrielle Besenval, Pascal Blum, Nina Cuhat, Marine Dias Daniel, Maxime Genoud,
Mona Joseph, Eden Levi Arn, Fred Liverdon, Daniela Marchetta, Nora Teylouni, Nikita Thévoz,
Rudolf Steiner, Clovis Paul Toraman – CEPV © 2017

CEPV
PRESSE

NUMÉRO
69
AOÛT 2017

ÉDITO

Le CEPV a comme particularité de proposer un programme riche d'ateliers d'enseignement aux étudiants en formation supérieure de photographie. Ces ateliers s'organisent sous forme de workshops en interne ou de reportages « sur le terrain », en Suisse et à l'étranger. Ils exigent une coordination parfaite avec les intervenants, une planification pointue pour toute l'année scolaire, afin d'assurer une programmation équilibrée en termes d'approches de la photographie.

C'est sous la forme du reportage que s'est déroulé l'atelier de M. Rudolf Steiner, à l'affiche de l'Ecole supérieure en communication visuelle, spécialisation en Photographie. Une semaine intense organisée à Varsovie, loin des repères habituels. Cinq jours pour trouver un sujet, réaliser les prises de vue, le traitement des images, les tirages et enfin l'accrochage de l'exposition.

Vous découvrirez dans ce numéro le travail des douze étudiants de la classe de première année et vous percevrez sans doute, au travers de leurs images et dans leurs textes, l'intensité de cette expérience.

Bien que préparés à l'avance pour pouvoir débiter leur projet dès leur arrivée en Pologne, une certaine magie semble aussi avoir opéré, et les étudiants, engagés et passionnés, sont parvenus à relever le défi lancé par Rudolf Steiner. Je les en félicite!

Bon voyage au cœur de Varsovie.

Michel Etienne, directeur

FORMATION SUPÉRIEURE EN PHOTOGRAPHIE

ATELIER D'ENSEIGNEMENT À VARSOVIE

DU 2 AU 7 AVRIL 2017



Pascal Blum – CEPV © 2017

INTRODUCTION

On peut dire que c'était de l'ordre d'une «mission impossible» : en quatre jours et demi seulement, réaliser une exposition : recherches et prises de vue, sélection des travaux, production et accrochage des œuvres, sans parler de l'organisation de l'exposition, de l'élaboration des supports de la communication, des repas communs, des intenses discussions et des doutes paralysants !

Mais le jeudi au soir, à tout juste six heures moins quart, le dernier tirage était livré au *Consulat Prättigau*, rue Nieporecka à Praga, sur la rive est de la Vistule qui traverse paresseusement Varsovie. L'image en grand format d'un cimetière juif abandonné de la capitale polonaise était aussitôt collée au mur, sous les regards décontenancés des premiers visiteurs.

L'exposition *Hit in the Back of your Head* réalisée par douze étudiants de 1^{re} année de la formation supérieure en photographie du CEPV allait pouvoir ouvrir à temps !

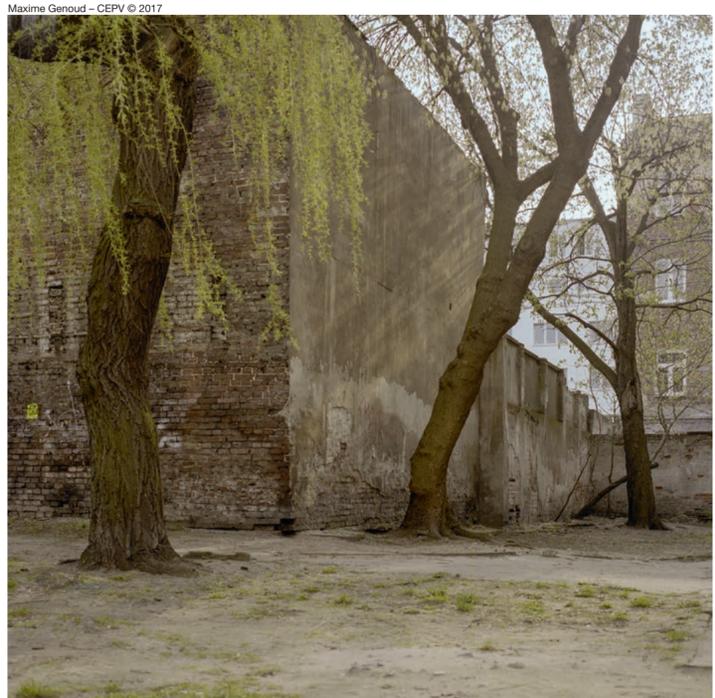
La gamme des œuvres exposées dans l'espace de la résidence artistique du *Consulat Prättigau* et sur le mur de briques qui se dresse vis-à-vis était incroyablement diversifiée et d'une remarquable qualité : des portraits poignants de féministes polonaises et de membres de la communauté LGBTQI cotoyaient les trésors photographiques repêchés d'archives de famille, des images poétiques d'objets abandonnés dans la rue punctuaient des paysages urbains mélancoliques ou des instantanés humoristiques tirés du bouillonnant quartier du Praga, des explorations sensibles de la rive de la Vistule contrastaient avec l'ombre autoritaire d'un immeuble d'habitation long de 580 mètres, les traces du «grand frère américain» avoisinaient les images d'un centre culturel islamique caché au cœur de Varsovie. C'était le résultat extrêmement convaincant de l'étude et de la subtile observation d'un quartier et de ses habitants, faisant fi des barrières linguistiques et culturelles.

Le vendredi, on pouvait dire «mission accomplie» !

Rudolf Steiner



Mona Joseph – CEPV © 2017



Maxime Genoud – CEPV © 2017



Gabrielle Beserval – CEPV © 2017



Rudolf Steiner © 2017



Fred Liverdon – CEPV © 2017



Nora Teylouni – CEPV © 2017



Fred Liverdon – CEPV © 2017



Nina Cuhat – CEPV © 2017



Clovis Paul Toraman – CEPV © 2017



Rudolf Steiner © 2017



Eden Levi Am – CEPV © 2017

Douze étudiants de la formation supérieure en photographie du CEPV ont rempli leurs valises d'appareils photo en tout genre pour s'envoler à la conquête de Varsovie, pour le plaisir de découvrir et de se découvrir. Le travail n'a jamais cessé de brûler son feu durant cette semaine courte et longue à la fois, rapide et intense en même temps.

Chacun a su profiter du voyage pour comprendre comment l'on peut si rapidement être inspiré et produire des images, ou plus simplement aller au-delà des clichés touristiques. Aussi agréables que soient les voyages, ce n'est pas cela que ces douze petites fourmis sont venues dénicher. Un périple photographique, c'est savoir se mêler de l'image facile et attendue, tout en restant généreux dans le message et la forme.

Les uns ont sillonné les rues pour rencontrer la ville et le quartier, d'autres ont récolté et écouté les mémoires des habitants.

Cette expérience nous a invités, au terme de la semaine, à ressentir d'autant plus fortement la volonté et la passion qu'il peut y avoir derrière ce geste si particulier d'enregistrer une image à l'intérieur d'une boîte noire.

Mais un voyage, c'est avant tout un souvenir. Il passe rapidement au passé et bouscule sans cesse le futur. Une immersion de cinq jours dans la vie des autres, cela déplace le jugement, invite à la compréhension et nourrit le désir d'aller voir encore. Un voyage photographique, c'est promettre de revenir un peu plus sage et apaisé. Et bien évidemment des images, par centaines, pour signer l'envie de recommencer.

Daniela Marchetta



Nikita Thévoz – CEPV © 2017

MELANCHOLIA

Le vendredi 31 mars, je vois ma copine Amandine pour lui annoncer que je la quitte. La situation ne va plus, nous sommes distants et froids l'un envers l'autre, mais je l'aime toujours, tout en sachant que cela ne peut plus continuer. Cette décision me torture intérieurement. Le dimanche, dans l'avion, impossible de penser à autre chose. La nostalgie me rattrape et les souvenirs des moments que l'on a partagés me reviennent. J'atterris dans une ville couverte de cicatrices, stigmates d'un passé douloureux. Une atmosphère pesante y règne et pourtant s'en émane une poésie et une beauté évidentes; une finesse certaine dans cette tristesse sensible des lieux qui ont souffert, dans lesquels une fragile pureté s'extrait et tente de survivre, entourée de poussière. Je déambule dans cette ville inconnue passant constamment de la joie à la tristesse. Je croise une jeune fille qui me rappelle Amandine, je la photographie. Ces images pâles, volontairement sobres et légères, témoignent de ces instants subtils et délicats.

Maxime Genoud



PRZERWA

Un lieu. Choisir puis partir. Comment aborder cet endroit inconnu, l'appréhender, et sous quels aspects? Au départ plutôt démunie, j'ai choisi de me plonger dans l'univers de la littérature polonaise à travers la lecture du roman de Wieslaw Mysliwski *L'Art d'écoster les haricots*. Ce livre m'a permis une première approche de la vie polonaise grâce à un regard libre et subjectif. Dans ce livre, on trouve un village coupé en deux par une rivière; comme le quartier de Praga qui se trouve séparé de Varsovie par la Vistule. Intriguée par ce phénomène, je me suis rendue sur les rives du fleuve afin de trouver un lieu hors du monde et de me balader dans cette zone qui sépare en même temps qu'elle peut réunir. Seule dans cette friche, j'ai retrouvé des sensations que j'avais pu lire, entre ombres et lumières. Przerwa signifie l'intervalle, la pause, l'entre-temps. Espace entre deux réalités qui s'affrontent, le bord de la rivière semble appartenir à un autre temps. Hors du monde qui l'entoure, cette nature étrange se perd dans une observation de ceux qu'elle oppose et réunit à la fois; contemplation lente et silencieuse. « J'ai le sentiment que tout s'estompe peu à peu à l'intérieur de moi, une grande quiétude m'envahit doucement. Et je deviens presque insensible à moi-même, indifférente au monde entier, à ses injustices, parce que le monde est tel qu'il est... J'ai presque la sensation de me retrouver dans une réalité inconnue. » *L'Art d'écoster les haricots*, Wieslaw Mysliwski, 2010

Mona Joseph



POLAND IS THE 51st STATE...

Le travail qu'il m'a été possible de réaliser et de présenter lors de cette semaine d'atelier s'est articulé en deux temps et est composé de deux gestes complémentaires néanmoins distincts. Le premier accrochage, présenté à l'intérieur, est composé d'une série de photographies réalisées in situ. Partant d'une phrase de l'artiste américano-polonais Allan Sekula dans l'un de ses ouvrages, *Polonia and other fables*, je me suis succinctement attardé sur le passé guerrier ou militaire de Varsovie. Il m'intéressait également de mettre en perspective la présence impériale américaine ou celle d'institutions d'ampleur européenne comme Frontex. Le second accrochage, présenté à l'extérieur sous la forme d'une installation, a été réalisé à partir d'images récupérées sur le site de l'OTAN et du Département Américain de la Défense. Ces images ont ensuite été collées sur une sorte de « conteneur » ayant été propriété de l'OTAN. Ces images ont une double fonction : aider à réaliser que ces institutions guerrières internationales communiquent effectivement. Tout n'est pas obscur, quand bien même tout n'est de loin pas transparent. Il s'agissait également de souligner encore une fois la présence impériale américaine en Pologne en entrant en résonance avec les tensions ravivées avec le voisin russe depuis 2015.

Clovis Paul Toraman

COMMUNAUTÉ LGBTIQ DE VARSOVIE, 2017

Mon objectif était de témoigner de la situation de la communauté LGBTIQ de Varsovie dans une approche documentaire. A mon arrivée sur place, j'ai cherché à rencontrer des habitants de la cité appartenant à cette communauté. J'ai mis en place mes rendez-vous grâce au *bouche à oreille*. Certaines personnes que j'ai pu rencontrer ont refusé d'être prises en photo, mais toutes m'ont permis, lors de nos discussions, de comprendre les enjeux de leur situation dans le politique polonais. Les rapports étaient faciles. Je pense qu'étant moi-même membre de cette communauté internationale, l'échange s'est révélé très spontané et la confiance qu'elles m'accordaient quant à mon regard sur leur personne a été évidente. Eux et moi partageons la même lutte, tous les jours. Dès lors, ma démarche photographique a été perçue comme un acte de solidarité envers leur situation. Ce projet est principalement une façon de visibiliser ces personnes en leur donnant la légitimité d'exister avec leurs différences. Par des portraits, je mets en lumière une exclusion dramatique amenant la majorité des membres de la communauté à quitter leur pays, la Pologne.

Eden Levi Am



OUBLIER ET SE SOUVENIR

« Comme un aller-retour, comme une vague, sans fin, sans début. Sans cesse partir et revenir, oublier et se souvenir. » Première rencontre à Varsovie: Danuta. Elle doit avoir dans les 80 ans et tient dans sa main une enveloppe remplie de photographies. Je suis étonnée par son enthousiasme face à nous. Elle se met à raconter sa vie, sans tabou. L'entretien dure deux heures environ. Elle parle, Pamela traduit. Elle pleure, on respire, je bois de l'eau, je m'approche, je regarde: ses yeux – ses mains – ses cheveux – sa bouche... les photos qu'elle nous a amenées. J'écoute: sa voix – sa langue. Puis c'est l'heure de partir. Elle nous donne ses photos, nous nous quittons. Plus tard, je rencontre Jannusch. J'ai de la peine à estimer son âge. Sa femme est là, elle aussi. Elle me tend un énorme carton rempli d'images. Sur la table, des albums débordants de photographies. Je regarde, je retiens, je réfléchis, je collectionne. Je retrouve les images que j'ai regardées si souvent chez moi, dans les albums de ma grand-mère, de ma mère, de mon père, de mes sœurs. J'ai le sentiment de scruter mes propres images, la vie de ma famille. Je décide d'emporter toutes celles qui me sont familières. Dernière rencontre: Andrzej. On s'assied, on prend le thé. L'accueil est autre. Je suis dans une famille bien différente des deux précédentes, bien plus aisée. Lui me demande ce que je veux savoir de sa vie et je lui réponds: « Tout ce qui est possible de savoir à travers ses photographies. » Encore une fois, il me tend les mêmes images, vues et revues; bébés, enfants, poussettes, fêtes religieuses, fêtes de familles, vacances, fleurs, enterrements aussi, plus rarement. La photographie de famille, du XIX^e au XXI^e, au-delà des révolutions technologiques, à travers son incroyable popularisation, d'une partie de l'Europe à une autre, en Suisse ou en Pologne, dans un quartier aisé ou dans les ghettos, les allers et retours d'une génération à une autre, par les cadrages identiques ou les sujets récurrents, tous ces événements que nous ne voulons pas et ne pouvons plus oublier grâce à la photographie; tous ces fragments réunis et formant une seule et même histoire dans la diagonale des multiples vies.

Nina Cuhat



LES YEUX AU SOL

Dans les rues de Praga, toutes sortes d'objets jonchent le sol. Les yeux rivés, je me prends à m'imaginer leur histoire. Les poubelles débordent; des couvertures, des journaux, des bouteilles, des canettes. Parfois, sur le bord d'un trottoir, une paire de chaussures, oubliée, abandonnée, perdue? Je n'en sais presque rien et j'imagine le reste. Je poursuis ma marche, cherchant de nouveaux objets déposés ici et là. Je les emporte avec moi, comme dans l'espoir de collecter et de réunir des morceaux d'identité de ce quartier si authentique. C'est étrange de porter tous ces rebus dans mon sac. Je les emporte avec moi et les dépose Plac Zamkowy, de l'autre côté du fleuve, dans une tentative de rétablir un dialogue qui se serait suspendu avec Praga. En traversant le pont au dessus de la Vistule, les objets ont en quelque sorte fait traverser un peu de leurs propriétaires, les rendant présents aussi, de l'autre côté. « Le destin des objets est aussi incroyable que celui des hommes. Et aussi tragique. » *L'art d'écoster les haricots*, Wieslaw Mysliwski, 2010

Marine Dias Daniel

TOUS CES PRINTEMPS QU'IL RESTE À VOIR, 2017

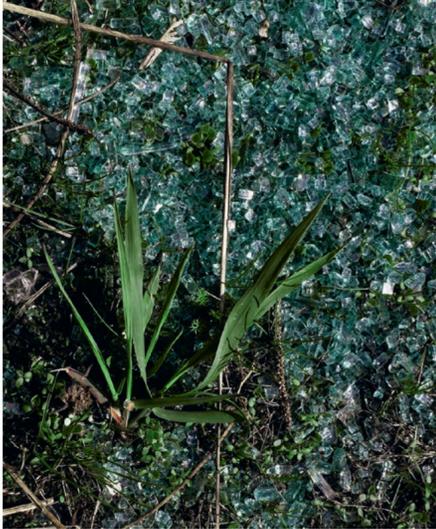
A mon arrivée à Varsovie, je me préparais à travailler sur l'euthanasie qui est illégale et passible de prison en Pologne. Pourtant, après avoir arpenté la ville pendant toute une journée, je rentrais à l'hôtel, le soir, interpellée et troublée par l'homogénéité de la population.

J'ai alors cherché à rencontrer des immigrés. Qui sont-ils ici? Se sentent-ils stigmatisés? Comment reconstruisent-ils une identité loin de chez eux? C'est à la suite de propos particulièrement insultants à l'égard des musulmans, lors d'une conversation sur un marché, que j'ai décidé de porter mon attention sur cette communauté peu représentée à Varsovie.

En passant une journée à la mosquée, j'ai rencontré des personnes d'origines diverses (Libye, Yémen, Égypte, Syrie, Irak, Turquie), qui ont accepté de participer à mon projet photographique. Ce projet aborde la thématique de l'immigration, de l'exil et du déracinement.

Faisant suite à certains de mes précédents projets relatant l'exil politique de ma famille syrienne, ou l'immigration économique de sénégalais en Grèce, *Tous ces printemps qu'il reste à voir* représente des hommes d'origine arabe et musulmane installés en Pologne. Dans un contexte de conflits quasi permanents au Moyen-Orient depuis quelques années, les espoirs de paix semblent s'effriter, tout comme les murs de la mosquée de Varsovie, construite il y a deux ans, en sept jours seulement, délai que leur avait accordé les autorités polonaises.

Nora Teylouni



5 JOURS ET 5 SENS

J'entends Pologne. Elle se réveille quand le silence s'endort. Elle écoute les Polonais raconter. Elle s'incline pour entendre les cœurs battre entre méfiance et confiance. Elle apaise ce bourdonnement incessant de la fourmière qui travaille en apnée, elle ne cesse jamais de se tendre, amicale et confidente.

Ma bouche. Je goûte Pologne. Elle apaise. Le cœur se nourrit d'amour avec elle. Elle renforce et encourage, elle rassure.

Ma main. Je touche Pologne. Elle est électrique et méfiante, elle essaye d'attraper les idées. Une femme la touche, elle se mue et devient l'eau qui traverse et effleure la mémoire de plusieurs vies.

Mon nez. Je sens Pologne. Il cherche à identifier. Sans cesse en activité, briques humides et béton desséché, il saisit l'inconnu qui lui semble déjà familier, il force les globes à se fermer et fait tomber la tête en arrière pour dévoiler les narines, enregistrer et se rassurer. Mon œil. Je vois Pologne. Il est le gardien, le chef, il me dirige et sillonne les rues inconnues, il guette le danger et repère l'agréable, il fixe des images pour l'éternité. Il n'est pas seul, ils sont deux, quand l'un fatigue, l'autre prend le relais. Tantôt lourd de fatigue, tantôt écarquillé d'étonnement, il donne le ton de la lumière au gré de sa force.

Daniela Marchetta



Gabrielle Besenval

** Black Monday, grève générale nationale en Pologne du 3 octobre 2016 contre la loi durcissant l'interdiction de l'avortement.*



LE CHANT DES SIRÈNES

Mon voyage à Varsovie a commencé bien avant le départ, alors que j'étais encore sur le territoire suisse. Ayant décidé d'aborder la question du droit à l'avortement en Pologne, il était nécessaire que je puisse arriver avec en poche déjà quelques contacts et même des rendez-vous! Après avoir sondé mon réseau proche, sans succès, je me suis mise en quête d'articles parus dans la presse française au moment du Black Monday*. J'ai pu y trouver des noms et des visages de femmes, descendues dans la rue pour militer contre l'interdiction totale de l'avortement dans le pays. Les réseaux sociaux ont facilité les premiers contacts et m'ont permis de vivre cinq rencontres en deux jours. Dans les cafés, sous la forme d'une promenade ou d'une action lors d'une manifestation « pro-vie », elles ont pris la forme d'un entretien en anglais, et de la réalisation d'un portrait photographique.

Cette série de portraits, intitulée *Le Chant des Sirènes*, est le premier volet d'un projet à long terme que je souhaite mener sur la question du droit à l'avortement, sur les conditions d'accès à celui-ci, et sur les conséquences provoquées par son interdiction. Je souhaite questionner le droit des femmes à disposer de leur corps et à contrôler leur fécondité, leurs rapports aux codes qui régissent la société, qu'ils soient politiques, culturels ou religieux.

Avec *Le Chant des Sirènes*, j'aborde le militantisme de femmes engagées contre la suppression totale d'un droit fondamental. Par des portraits frontaux, avec un regard direct et franc, je tente de capter leur singularité tout en soulignant leur engagement commun dans ce combat quotidien.

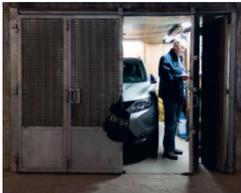
JAMNIK, 2017

A Varsovie, on parle de *Jamnik* comme d'une énorme palissade, d'une limite urbaine construite sous l'ère soviétique pour cacher la misère du quartier de Praga aux passagers des trains qui arrivaient de la province. J'avais comme projet d'en raconter l'histoire en réalisant une série de portraits de ses habitants. Accompagné d'une traductrice, j'arpentais les 518 mètres du bâtiment, à la recherche de la première personne qui nous inviterait à boire un café dans son appartement, où je pourrais commencer mon travail. De cette première rencontre tout dépendait, et aussi facilement que l'on en enfle des perles, l'histoire se raconterait. Mais comme dans toutes les histoires, rien ne se passa comme prévu.

De toutes les personnes rencontrées, une seule nous ouvrit sa porte pour un café. C'était la propriétaire du salon de coiffure en bas du bâtiment qui nous affirma n'y connaître personne en particulier. J'ai dû alors me résoudre à cette évidence: à *Jamnik* il n'y a que des mondes parallèles qui jamais ne se croisent, comme la lumière court incessamment à la poursuite de son ombre.

Jamnik, est un bâtiment emblématique, car c'est le plus long du pays et je dois dire qu'il me laisse la sensation de la victoire d'un monde sur un autre, la démocratie libérale a définitivement chassé le matérialisme dialectique, et seules quelques personnes âgées peuvent encore témoigner de ce monde ancien, porteur d'espoirs déçus.

Pascal Blum



OKRES

Lors de la présentation de l'atelier par Rudolf Steiner, l'aspect singulier du quartier de Praga et les problématiques de gentrification qui le bouleversent m'ont convaincu de travailler sur l'espace urbain. Ce quartier est une vaste zone dont le style architectural et urbanistique est singulier et cohérent, car il n'a pas subi les destructions massives de la seconde guerre mondiale.

Je suis très intéressé en ce moment par la photographie d'architecture et par les paysages qu'offre la ville. Il me semblait pertinent de poursuivre dans cette direction, et je n'ai pas effectué de profondes recherches sur le quartier, avant mon départ, car je désirais garder une certaine fraîcheur dans la découverte et rester pleinement ouvert à toute expérience visuelle.

Finalement, j'ai adopté, à Praga, la même méthode que je suis ici, à Lausanne, soit, une déambulation hasardeuse, recherchant, au fil de mes pas, les formes visuelles qui pourraient témoigner de la transformation du quartier. Ma série *Okres* est le résultat de ces parcours photographiques sur plusieurs jours. Elle rend compte de l'impact visuel qu'impriment les mutations d'un territoire urbain, ainsi que la manière dont peut se vivre la cohabitation des anciens et des nouveaux habitants.

Mes images sont comme suspendues entre deux temps, tirillées entre le souvenir d'un passé parfois douloureux et l'utopique recherche d'un renouveau.

Fred Liverdon



PIERWSZA RANDKA

Comment parler d'un quartier que l'on ne connaît pas, dont les enjeux politiques sont si loin de mon quotidien? Cette question me hantait. Je refusais de porter un discours critique sur un monde dont je ne savais presque rien; je voulais plutôt profiter de l'exposition prévue sur les murs du quartier de Praga pour donner la parole à ses habitants.

Le football tient une place très importante dans la culture locale et l'acronyme du club d'ici, le « CWKS », tagué contre bien des bâtiments, n'est jamais repeint ou recouvert sous peine d'avoir des ennus avec les supporters les plus ultras. Je suis partie avec l'idée de photographier de jeunes et vaillants footballeurs; dans ma tête je voyais de beaux portraits en noir et blanc de jeunes hommes rasés au regard fier et dur... Je me suis encoulée dans les clichés.

Entre deux rendez-vous avec des modèles que Wojciech m'avait trouvés, je me baladais dans le quartier. Je ne me sentais pas particulièrement à l'aise, mon regard gêné scannait la zone; tentant de comprendre quelque chose tout en m'efforçant de ne pas être trop impressionnée par les passants au regard sévère et au rugueux charisme.

Je prenais des images à la sauvette. Ce qui m'interpellaait, c'était ces scènes de vie de quartier, ces moments où un sourire m'échappait, je les prenais en photo à la sauvette. C'était une manière pour moi d'apprivoiser Praga. Petit à petit, dans ma tête, s'est tissé le parallèle entre ma première visite dans cette ville et un premier rendez-vous.

Le premier rencard on y arrive tendu, les mains moites, les lèvres pincées. Le soleil qui tape sur nos regards qui n'osent trop se regarder. Je crois que c'est la gêne qui monte aux yeux. On discute, on sourit péniblement. Loin des clichés de scénarios romantiques, c'est avec subtilité que tu me séduis, dans l'esquisse de nos sourires que la chaleur devient agréable.

Nikita Thévoz